

XYZ. La revue de la nouvelle



Maupassant à la chinoise

Mo Yan, *Chien blanc et balançoire*, traduction de Chantal Chen-Andro, Paris, Seuil, 2018, 329 p.

David Dorais

Numéro 140, hiver 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92191ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dorais, D. (2019). Compte rendu de [Maupassant à la chinoise / Mo Yan, *Chien blanc et balançoire*, traduction de Chantal Chen-Andro, Paris, Seuil, 2018, 329 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, (140), 87–90.

Maupassant à la chinoise

Mo Yan, *Chien blanc et balançoire*, traduction de Chantal Chen-Andro, Paris, Seuil, 2018, 329 p.

MO YAN est l'un des auteurs chinois contemporains les plus réputés. Ayant commencé à publier au début des années 1980, il a vu son roman *Le clan du sorgho* être porté à l'écran par Zhang Yimou sous le titre *Le sorgho rouge* en 1986. La reconnaissance a culminé en 2012 avec l'obtention du prix Nobel de littérature. Mo Yan est connu pour mélanger dans ses œuvres la politique, la sociologie, l'humour et le fantastique.



Le recueil *Chien blanc et balançoire* contient sept nouvelles, certaines assez longues, ayant paru dans des revues chinoises entre 1983 et 2004. Elles sont caractéristiques du courant littéraire dit de la « quête des racines » (*xungen wenxue*). Ce mouvement moderne consiste en une sorte de terroirisme (sans connotation péjorative) où chaque écrivain élit une région de prédilection, région rurale dont il provient, pour y camper ses histoires. Le lieu d'origine devient ainsi un lieu d'invention fertile et d'approfondissement de la connaissance du monde (par l'étude des rapports de pouvoir, par exemple). Dans le cas de Mo Yan, il s'agit du Shandong, province de l'Est où il a grandi dans une famille paysanne.

Le lecteur peu au fait de la tradition chinoise et manquant de référents pour identifier la famille littéraire naturelle de l'auteur pourra avoir tendance à appliquer le cadre de référence qui lui est le plus familier et, quitte à tordre la réalité, à voir une parenté entre les nouvelles de Mo Yan et les récits normands de Maupassant. Dans les deux cas, à travers la représentation de drames ruraux, on sent un écrivain qui parle de ce qu'il connaît, qui parvient à traiter son sujet

en mélangeant la tendresse nostalgique de l'enfant du pays et la distance moqueuse du parvenu. Dans les deux cas aussi, on note l'observation du comportement humain par le biais de la férocité et de la vulgarité qui règnent dans les milieux campagnards. Il n'y a pas vraiment de morale : l'auteur ne fait que constater la brutalité des rapports sociaux.

Ainsi, dans l'une des nouvelles du recueil, un charretier arrive tout fier au village : il s'est acheté trois beaux chevaux et une charrette flambant neuve. Mais sa fierté ne le console pas de sa tristesse : sa femme l'a quitté après qu'il l'a battue, et elle lui manque. Il retourne donc la voir pour lui demander qu'ils se raccommodent, mais elle ne veut rien savoir. Alors il regagne son attelage et l'accable de coups de fouet. Les chevaux s'emporent et foncent vers un groupe d'enfants qui jouent non loin, tout nus dans la boue. Un soldat en faction intervient à temps pour mitrailler l'attelage et sauver les enfants. Dans une autre histoire, un vieux menuisier s'obstine à fabriquer des oreillers en jububier, un bois très dur. Mais les gens préfèrent de plus en plus les oreillers moelleux à l'occidentale. Son fils, par moquerie, lui fait croire que des membres de l'ONU vont venir étudier ses oreillers et sans doute leur donner une notoriété internationale. En même temps, le beau-frère du menuisier arrive, orgueilleux, sur sa toute nouvelle moto. Pour faire le fanfaron, il joue du violon à deux cordes tout en conduisant, mais il a un accident, et sa moto se brise. L'homme qui n'a pleuré à la mort d'aucun de ses quatre fils se met alors à pleurer sur sa moto perdue.

Le contexte politique, s'il ne se trouve que rarement au cœur du récit, est toujours présent au moins en arrière-plan. Né en 1955, Mo Yan a vécu son enfance sous Mao, notamment au moment de la révolution culturelle. Les gardes rouges, ces jeunes fanatisés déterminés à éliminer tout ce qui était perçu comme contre-révolutionnaire, apparaissent ici et là sous les traits d'envoyés du Parti, parfois ombrageux, parfois amicaux. On voit à quel point la politique pèse sur la vie du village et même sur la vie familiale. Dans l'une

médissant jaloux de sa notoriété : celui-ci l'accuse d'avoir dans sa jeunesse assisté à une réunion de propriétaires fonciers ennemis du régime. Mais à l'époque, le père n'était qu'un adolescent et il s'était retrouvé là seulement parce qu'on y servait des pains à la viande de mouton ! Pourtant, à cause de cette calomnie, le père est discrédité, et son fils aîné ne peut pas entrer dans la milice populaire, lui qui rêve de revêtir le bel uniforme avec la belle casquette.

Moins directement politique, la nouvelle « Musique du peuple » met en scène la dialectique, qui est au cœur de l'idéologie communiste, entre l'individu et le groupe, ou entre l'intérêt personnel et le bien commun (avec prédominance obligatoire du second). Dans un village bucolique au bord d'une rivière, une cabaretière accepte par charité d'héberger un vieux mendiant aveugle arrivé à l'improviste et dont personne ne veut. Or, il s'avère que le voyageur joue divinement de la musique. Ses dons se mettent à attirer la clientèle. La cabaretière se réjouit de la bonne affaire et se propose même d'épouser le vieillard, dont elle dit être amoureuse. Les autres restaurateurs du coin, jaloux, essaient de faire pression sur elle au nom de la solidarité : « Sœur aînée Hua, le petit aveugle n'est pour toi ni un parent, ni une connaissance, le garder chez toi plus longtemps c'est un outrage aux bonnes mœurs. Et puis, à présent, c'est l'ère du socialisme, il n'est plus possible d'exploiter ainsi les forces du travail, tu le fais travailler pour ton profit sans lui donner le moindre sou, c'est clairement de l'exploitation, et cela la loi ne le permet pas... » On le voit, la rhétorique socialiste sert ici à camoufler un discours intéressé, et les idéaux de la révolution cachent mal la mesquinerie et la cupidité des petites gens.

Mo Yan est reconnu pour son goût du conte et pour l'univers fantastique dans lequel se passent ses histoires. La quatrième de couverture va jusqu'à parler de « réalisme hallucinatoire ». Il est vrai que plusieurs nouvelles du recueil suivent une sorte de déroulement onirique : les événements se succèdent sans grande logique, on saute d'une scène à l'autre sans bien comprendre ce qui les relie. On est plongé 89

dans un monde irréel, comme lorsque le personnage d'un petit garçon sort en cachette de chez lui tôt le matin, tandis que « la lumière saupoudre la terre d'une poussière de craie rouge », pour filer une troupe ambulante de théâtre. Entourant une charrette, les comédiens défilent, ceux qui interprètent les femmes galantes, les vertueuses, les vieillardes, les vieux lettrés, les guerriers, tous avec le visage couvert de fard et le corps orné d'habits bariolés.

La meilleure nouvelle du recueil est celle qui lui donne son titre. Un jeune homme devenu universitaire revient dans son village natal. Il y retrouve une jeune femme qu'il a aimée jadis et qu'il a accidentellement éborgnée tandis qu'elle se balançait : il l'a poussée si fort qu'elle est tombée dans des ronces. Elle n'a jamais pu s'engager dans la milice, comme elle en rêvait. Elle vit désormais avec un mari muet et brutal, une demi-bête, dans une pauvreté odieuse, n'ayant pour seul compagnon qu'un chien blanc que le protagoniste et elle avaient adopté dans leur jeunesse ; les chiens blancs, dans ce canton, sont rares et considérés comme précieux. Cette histoire mélange les détails naturalistes crus à des motifs évocateurs qui prennent une valeur symbolique. Le chien blanc ou l'accident de balançoire valent pour eux-mêmes, mais en même temps portent le poids d'une signification plus grande, que l'on ne saisit qu'intuitivement parce qu'elle passe par le langage de l'image.

David Dorais

Mélancolie et contes de fées

David Dorais, *L'esclave du château*, Montréal, Leméac, 2018, 152 p.

AVEC LA PARUTION de son plus récent livre, *L'esclave du château*, David Dorais renoue avec la prose narrative brève. Depuis *Les cinq saisons du moine* (L'instant même, 2004) et *Le cabinet de curiosités* (L'instant même, 2010), l'auteur s'est surtout manifesté en tant que critique littéraire, comme en témoignent ses nombreux comptes rendus dans la revue XYZ

90 — dont il fait partie du collectif de rédaction —, sa rubrique